

Mais dans la lutte qui n'avait dure qu'un instant, le comte avait pu pénétrer dans l'antichambre. Ne s'occupant plus d'Augustine, qui s'était affaissée sur son siège à demi pâmée, il bondit sur la porte de la chambre de Flora. Impossible de l'ouvrir, elle était verrouillée.

Le comte ne s'attendait certainement pas à rencontrer cet obstacle, car ses bras tombèrent lourdement à ses côtés, et devant la porte close, il resta immobile et tout hébété.

Soudain, il tressaillit en entendant un bruit de sonnettes qui retentissait à tous les étages de l'hôtel.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

C'était Flora qui réveillait et appelait en même temps tous ses serviteurs.

Bien qu'elle se fût mise au lit avant minuit, la danseuse allait seulement s'endormir lorsqu'elle avait entendu tout à coup la voix de sa femme de chambre et celle du comte.

M de Verdraine chez elle, au milieu de la nuit ! Que venait-il faire ? Que voulait-il ? Avait-il un projet sinistre à mettre à exécution ? Enfin s'agissait-il d'une tentative désespérée ?

— Mais, alors, il fallait qu'il eût chez elle un ou plusieurs complices ! Quoi, près d'elle, parmi ses gens dont elle se croyait si sûre, il pouvait y avoir au moins un domestique infidèle, un traître ! Était-ce possible ?

Tout en faisant ces réflexions, la jeune femme s'était élancée hors de son lit, avait pris tout d'abord la précaution de pousser les targettes de la porte, puis l'oreille collée au trou de la serrure, elle avait écouté et entendu le colloque entre le comte et Augustine et enfin le bruit de la lutte.

Alors elle s'était mise à sonner, sans chercher à s'expliquer comment le comte avait pu s'introduire dans l'hôtel, mais ayant acquis la conviction qu'il n'avait aucun de ses serviteurs pour complice.

À l'appel de leur maîtresse, la cuisinière, Ali et le valet de pied accoururent.

Quand Flora se fut assurée que ses serviteurs avaient répondu à son appel, elle sortit de sa chambre enveloppée dans un peignoir de satin blanc et les pieds dans des pantoufles. Il n'y avait pas la moindre trace d'émotion sur son visage ; elle était parfaitement calme. Elle passa devant le comte, qui avait peine à se tenir sur ses jambes, sans lui rien dire, sans même le regarder, et s'adressant à Ali.

— Qui a ouvert les portes à M. de Verdraine ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Et vous, Augustine, pouvez-vous répondre à ma question ?

— M. le comte a ouvert les portes lui-même avec des clefs qu'il doit avoir sur lui.

Alors la jeune femme se tourna vers Maxime, qui ressemblait à un criminel qui va entendre prononcer sa sentence. Elle vit qu'il se soutenait à peine. Un sourire étrange glissa sur ses lèvres et elle murmura :

— Il est ivre !

Elle resta un instant silencieuse, puis sans colère, mais d'un ton sec et froid :

— Est-il vrai, monsieur le comte, dit-elle, que vous ayez sur vous les clefs des portes d'entrée de l'hôtel ?

— Oui, répondit-il, tenant sa tête baissée.

— Comment vous êtes-vous procuré ces clefs ?

Il répondit en bredouillant que ces clefs étaient en sa possession depuis le jour où il avait loué l'hôtel.

— C'est bien, cela me suffit, dit la jeune femme ; mais veuillez je vous prie, remettre les clefs à Ali.

Et comme il ne se pressait pas d'obéir, elle répéta d'une voix forte, impérieuse :

— Remettez vos clefs à Ali !

Quand Flora ordonnait, il fallait obéir. Le comte s'exécuta. Il avait voulu faire quelques pas, mais avait été vite forcé de chercher un appui contre un meuble. Le malheureux était maintenant tout à fait ivre. Cependant il avait encore conscience de la situation aussi déplorable que ridicule dans la-

quelle il se trouvait, et il se sentait écrasé de honte. Être ainsi traité devant des domestiques, étaler sous leur yeux l'état d'abaissement, de dégradation dans lequel il était tombé, quelle humiliation ! Mais cette humiliation, cette honte, c'était lui qui les avait cherchées !

Sa tête s'était redressée et il regardait Flora ayant l'air de lui demander grâce.

— Monsieur le comte, reprit la jeune femme, je n'ai rien à vous dire en ce moment, vous viendrez me voir demain et je verrai, ayant réfléchi, si je dois vous pardonner votre folle action.

Ali, continua-t-elle, vous et votre camarade vous allez accompagner M. le comte jusque chez lui.

— Flora, Flora, dit Maxime, écoutez-moi, laissez-moi vous dire...

— Je n'ai rien à écouter, rien à entendre maintenant ; demain, monsieur le comte, demain.

Elle lui tourna le dos brusquement, fit un signe au maître et, sans ajouter une parole, rentra dans sa chambre.

Alors les deux domestiques s'approchèrent respectueusement de M. de Verdraine.

— Monsieur le comte, dit Ali, nous sommes à vos ordres.

Le comte promena autour de lui un regard farouche, grommela quelques mots inintelligibles, puis d'une voix rauque, la langue lourde :

— C'est bien, dit-il, marchez, je vous suis.

Mais comme il chancelait sur ses jambes, prêt à tomber, les deux domestiques durent le prendre chacun par un bras, et c'est ainsi qu'ils l'emmenèrent.

Flora ne s'était pas tout de suite remise au lit ; elle avait ouvert une des fenêtres de sa chambre, entr'ouvert les persiennes et vu sortir le comte soutenu par Ali et son camarade.

Après être restée un long moment pensive, elle referma la fenêtre en murmurant :

— Le châtimement de cet homme est plus terrible que je ne le voulais !

Mais je ne nous ai pas cherché, monsieur de Verdraine, continua-t-elle, et Dieu m'est témoin que si vous n'étiez pas venu à moi, je n'aurais pas eu la pensée de venger la malheureuse que vous avez souillée, déshonorée, lâchement abandonnée, et qui, dans un accès de désespoir, s'est tuée pour échapper à la honte et au déshonneur.

V

JOURS SOMBRES

À la ferme des Bergères, la comtesse Pauline attendait avec une anxiété cruelle la suite des événements douloureux dont elle avait eu le pressentiment même avant son mariage. La malheureuse femme n'avait plus aucune illusion à se faire, son malheur était irrémédiable et elle savait qu'il serait complet.

Pour elle, les jours qui se suivaient se ressemblaient tous ; c'était toujours dans son existence la même tristesse incurable, la même monotonie, les mêmes inquiétudes. Sans cesse, elle répétait :

— Mes pauvres enfants, que deviendront-ils ?

Ses enfants ! Maintenant ils étaient tout pour elle ; elle ne vivait que pour eux. Et comme elle les aimait, les adorait !

Cette femme, qui n'avait à se reprocher, après tout, que d'avoir eu de folles idées de grandeur et de ne pas avoir suivi les sages conseils donnés par une mourante, cette femme était toute de tendresse et de dévouement.

Elle était née pour aimer, comme la rose naît pour charmer les yeux et embaumer le parterre.

Georges et Edouard avaient encore développé ses facultés aimantes, élargi son cœur, et dans son amour de mère elle s'élevait jusqu'à la sublimité du dévouement et de l'abnégation.

Cette fille de paysans, qui avait été si belle que les chagrins avaient pu à peine toucher à sa radieuse beauté, possé-